

1911-1912

- Historia

Domus. -

Wikuemikong,

Ont. -

1911 -

- Mission Ste-Croix -

1912

Hist. Domus.- 1^o 1911. -

L'année 1911 est peut être la plus douloureuse et la plus mémorable des annales de la Mission Sainte Croix. - Le 5 Février un terrible incendie réduisait en cendres le couvent des religieuses, et nous obligait à céder l'école des garçons pour servir de couvent temporaire aux religieuses et à leurs élèves. - Le 18 Mai, alors que les travaux de reconstruction étaient commencés, les sauvages qui travaillaient pour nous, se mettent en grève, et nous forcent, après de sérieuses réflexions, à construire le couvent et l'école des garçons ailleurs. - Comme toute l'histoire de la maison, précipite pour ainsi dire, autour de ces deux événements, entrons dans les détails en divisant ce compte rendu en 2 parties.

1^{ère} Partie: Incendie du Couvent.

C'était le 5 Février, un dimanche, pendant la Grand' Messe. - Tout le monde était à l'église, excepté 2 religieuses et une petite fille mourante (Catherine Gabau), dans l'infirmerie du couvent. - Vers 10.45 A.M. donc, un filet de fumée commença à se faire jour près du vieux clocher. - Les personnes à l'intérieur n'en savaient absolument rien. C'est une vieille femme du village qui donna l'alarme à quelques hommes près de la porte de l'église. Peu à peu l'église se vida et les secours s'organisèrent promptement. - Bien étonnés furent les Religieuses de voir tant d'hommes envahir le couvent, car elles ignoraient encore l'existence du feu. Après qu'on les eût renseignées, elles se

hâtèrent de se mettre en sûreté. - Ignace Gabau, père de la petite malade, prit son enfant dans ses bras et la transporta chez lui. - Le R. P. Bélanger, supérieur, fut un des premiers sur le théâtre du feu et il s'empressa de sauver le St. Sacrement, et l'équipe de sauveteurs jetait par les châssis tout ce qui pouvait être sauvé en fait de meubles, d'habits etc. -

Comme l'incendie s'était déclaré dans le haut de l'édifice, on eut le temps de sauver presque tout le mobilier. - Il y en avait un bon nombre d'occupés à combattre le feu, mais pour comble de malheur, les 2 réservoirs d'eau étaient presque vides, le moulin à vent étant en mauvais ordre depuis 2 ou 3 semaines. - Dans ces conditions, on était obligé d'aller

chercher l'eau à la baie avec des barils, ce qui prit un temps considérable. - Et le feu, pendant ce temps, continuait d'exercer ses ravages. -

Il arriva un moment où tous virent clairement que le couvent était irrémédiablement perdu, faute de moyens efficaces pour combattre l'élément destructeur. On ne songea plus alors qu'à protéger les bâtisses environnantes. -

Tous les efforts se concentrèrent sur la buanderie et sur notre grange. - Grâce à un travail opiniâtre une autre catastrophe fut évitée car si la grange avait pris feu, par ex., il est très probable que l'église et la résidence des pères y auraient passé. -

- C'était la ruine totale de la Mission. Tous ont fait noblement leur devoir

et se sont dépensés sans se ménager : Les frères, les frères, les dames du couvent, les enfants des 2 écoles et les sauvages de la mission. - Pour ces derniers, on leur servit un réveillon dans la soirée, et il faut leur rendre cette justice que pas un d'entre eux ne manquait au rendez-vous. - On va même jusqu'à dire que les convives étaient 2 fois plus nombreux que le nombre auquel on s'attendait. - Dans l'évangile, on lit que les invités trouvaient des prétextes pour ne pas venir au festin. - Il n'en fut pas de même pour le réveillon : plusieurs trouvèrent même des prétextes pour venir. - Origine du feu -

Ici on se perd dans le domaine des suppositions. Il peut se faire que les flammèches sortant de la cheminée et tombant sur les bardeaux

qui couvraient le toit, aient été la cause de l'incendie. - On dit aussi que le matin même du désastre, une vieille religieuse (Miss Neagle, je crois) était allée chercher un objet dans les mansardes et aurait jeté sur le plancher l'allumette à demi éteinte dont elle s'était servie pour y voir clair. -

À vrai dire, personne ne connaît l'origine du feu. -

Après le feu. -

Le 6 Février A.M. un spectacle bien désolant s'offrait aux regards, des ruines fumantes à l'endroit où se trouvait le couvent. - On dit qu'il y a un oiseau fabuleux qui renaît de ses cendres, une fois qu'il est mort. - Un couvent n'étant pas un oiseau, il était bien difficile de le faire renaître de ses

cendres, mais il était possible de prendre la décision d'en reconstruire un neuf. - Et c'est ce que l'on fit. On avisa immédiatement la provinciale des religieuses Miss Hendricks, et le provincial des Jésuites, le R.P. Ed. Lecompte. - Tous les deux tombèrent d'accord pour déclarer qu'il fallait reconstruire le plus tôt possible. - Le frère Sheehy S.S. qui fut menuisier ici pendant 5 ou 6 ans et qui avait été rappelé à Montréal, l'an dernier, fut chargé de s'occuper de l'affaire. - Il vint visiter le lieu du sinistre, prit toutes les mesures nécessaires et retourna à Montréal pour faire dessiner les plans par un architecte. - Il fut aussi décidé que l'on construirait à l'épreuve du feu, c'est-à-dire en ciment. - Ce n'était pas une petite entreprise. - D'après les prévisions de quelques connaisseurs

le coût total s'élèverait dans les
30 ou #40.000, et les pauvres soeurs
ne retirèrent que #8.000 environ de
la compagnie d'assurance. - Quel-
ques généreux donateurs, il est vrai,
augmentèrent quelque peu ce mon-
tant, mais il y avait encore du
chemin à parcourir avant d'at-
teindre la somme prévue. ^{l'ignorer au}
~~juste, si les religieuses furent~~
~~obligés de~~ négocier un emprunt,
~~et de conclure un contrat~~
~~pour le~~ ^{mais} les travaux
^{commencerent} dans le plus bref délai possible.
Le f. Hebert fut mis à la tête
d'une 50^{aine} de sauvages pour
déblayer le terrain des ruines
accumulées par l'incendie, et
lorsque la terre fut assez dégagée,
il eut encore la direction des tra-
vaux pour le creusage des fon-
dations. - Durant ce temps,

le f. Sheehy était à Montréal. - Il faisait
tracer les plans, commandait les porteurs
en fer à la "Dominion Bridge Co." et
achetait des moules pour les blocs de ci-
ment et une machine pour le mélan-
ger. - Mais pour ^{mélanger appelé} faire du ciment, il faut
du sable, et des gravois et de l'eau.
Grâce à Dieu, ce n'est pas l'eau qui
manque ici, excepté en cas d'incen-
die, peut-être, juste au moment où
nous en avons besoin. - Le sable
ne fait pas défaut, non plus. Nous
en avons d'énormes quantités pres-
qu'à portée de la main. - Restent
les gravois alors, et ce fut là précisé-
ment le problème à résoudre, car
il s'agissait d'en trouver. - Après
quelque temps de recherche, on en
découvrit au cap Smith, et aussi
dans les îles brûlées, plus particuliè-
rement et sur une petite île appelée

"Kokosh island" (l'île au ^{co} cochon).

Pour s'y rendre et en revenir, cela faisait bien un bon 12 ou 13 milles. - Pour atteindre le cap Smith, on aurait pu se servir des chevaux, mais il fallait contourner la baie, et la distance en était allongée d'autant plus. -

Quant à l'île au cochon, il n'y avait qu'un moyen d'y arriver, c'est à dire par eau. - Donc, on décida de se servir de notre yacht à gazoline "le Jeanne d'Arc". Le frère Côté, ayant sous ses ordres 2 ou 3 sauvages, fut chargé d'aller chercher le gravois dès que la baie serait libre de glaces. - Il commença ses voyages aussitôt que possible, et d'après le plan conçu, il devait faire un ou deux voyages par jour. Mais

les brouillards et les grands vents se mettant de la partie, il ne put pas être aussi régulier qu'il l'aurait voulu. La conséquence de tout ceci fut, qu'au commencement de Mai, alors que le travail aux nouvelles fondations battait son plein, on prévoyait déjà l'instant où les gravois feraient défaut, et par le fait même, un retard de quelques jours, au moins, dans l'érection de la nouvelle construction. Quoiqu'il en soit, les choses n'allaient pas trop mal, et on avait bon espoir qu'à la fin de l'automne les soeurs et leurs élèves pourraient habiter le nouveau couvent. - Hélas! Qui peut prévoir l'avenir? - Qui peut jamais sonder les secrets impénétrables de la Providence? - La croix nous était encore réservée. - Il ne faut pas l'oublier, la mission

est sous le patronage de cette divine croix. Mais avant de raconter l'autre phase de notre douloureuse épopée, il reste à faire connaître quelques détails qui se rapportent surtout à l'histoire de la maison. - Comme on l'a vu au commencement, l'école des garçons fut cédée aux religieuses et à leurs élèves pour leur servir d'abri, après le feu. - Il fallut donc trouver de la place pour loger les garçons. - Pour ce qui est du réfectoire et du dortoir, aucune difficulté, car, même avant le feu, les enfants mangeaient dans l'ancienne résidence, et prenaient leur repos dans la partie supérieure de la nouvelle résidence. - Il n'y avait donc qu'à continuer comme avant. - Mais il fallait trouver

un local pour les deux classes, la salle d'étude et la salle de récréation. - Or, voici comment on s'y prit, pour se tirer d'embarras : après chaque repas, on rangeait les assiettes, les tasses etc... et les mêmes tables qu'on employait pour manger, servaient aussi pour l'étude. Et voilà comment il arriva que le réfectoire fut transformé en salle de lecture et d'écriture, à certaines heures. Ce n'était pas l'idéal, bien sûr, mais à la guerre comme à la guerre. - On s'ingénia également pour placer la classe des plus jeunes dans le dortoir. On ne perdant pas un pouce de terrain, et en tassant les lits un peu plus, on y réussit assez bien. La chose ne fut pas aussi facile pour la classe des grands, et pour la salle de récréation. -

Notre résidence étant suffisamment remplie, il fallait songer à trouver ailleurs. - Près de la grange, se trouvait une vieille maison qui servait ~~à~~ de foulailleur, et que nous appelions la "bicoque". -

On crut que le meilleur plan était de raffistoler la bicoque et de faire servir le haut pour la classe, et le bas pour la salle de récréation. - Ce plan fut exécuté tant bien que mal. - La classe ne laissa pas trop à désirer, mais la salle de récréation ne fut presque d'aucune utilité, les élèves réunis ensemble, étant trop nombreux pour se loger aussi à l'étroit, ce qui fut un perpétuel ennui pour les surveillants, surtout les jours de pluie. - Il ne fallait pas oublier,

non plus, certains endroits ordinairement très fréquentés. On les appelle cabinets d'aisance bien qu'on ne soit pas toujours à l'aise pour en parler. Tu'il suffise de dire qu'ils n'égalent pas en beauté les chalets de nécessité de la ville de Montréal. -

Quand à leur solidité, elle fut rudement mise à l'épreuve. - Dans une bourrasque de vent du mois de Novembre, les susdits cabinets furent renversés. ... Sic transit... Maintenant... paulo majora canamus; nous en arrivons maintenant à la grève des sauvages qui nous a forcés à prendre une décision qui paraît une folie, si on l'envisage au point de vue ~~humain~~ ~~financier~~ financier. -

2^{me} partie: La grève.

1^o Avant la grève. -

Comme on l'a vu plus haut, au commencement de Mai, le travail aux nouvelles constructions, battait son plein. Les fondations étaient déjà creusées, et une escouade de sauvages, sous la direction du fr. Sheehy, préparaient du ciment et le versaient au fur et à mesure dans la charpente en bois, destinées à le recevoir. -

D'autres allaient chercher, sur le rivage, les sacs de gravois amenés par le "Jeanne d'Arc", et les transportaient sur les chantiers de construction. - Les ouvriers recevaient \$1.25 par jour, comme salaire. - Pour la semaine qui précéda le conflit, cependant, il avait été convenu entre le R.P.

Supérieur et les ouvriers qu'ils recevraient \$1.25 par jour pour deux ~~un~~ jours de la semaine, et \$1.50 pour ~~les~~ 3 ^{autres} ~~jours~~ jours. - Le jour de paye arrivé, les sauvages se présentèrent pour être payés. Le R.P. Supérieur crut qu'il serait préférable de prendre une moyenne et de ~~payer~~ donner \$1.40 par jour à chacun. - On n'a qu'à faire le calcul, et on verra que chaque sauvage ^{ne perdait pas un sou.} ~~ne perdait pas un sou.~~ ~~qu'il existait un dédit~~ ~~un dédit~~ Mais les sauvages, pour la plupart, ne sont pas de forts calculateurs, et ce qui leur sauta aux yeux tout d'abord, c'est que le Père donnait \$1.40 au lieu de \$1.50, et ils s'en allèrent avec l'idée bien ancrée dans leur tête qu'on leur volait \$0.10 à chacun d'entre eux. -
par jour

De plus, le fr. Sheehy, qui avait consenti à diriger les travaux pour les fondations, ne voulait pas assumer la responsabilité pour l'achèvement de tout l'édifice, car il en était à son coup d'essai en fait de construction importante. — Le frère demanda donc et obtint que l'on fit venir de Montréal, 4 ouvriers experts en la matière. Ces 4 Canadiens français arrivèrent à Wilkewemikong vers le 15 Mai.

Comme chacun d'entre eux recevait un salaire ^{assez élevé} ~~de \$2.50~~ par jour, on leur recommanda bien de n'en pas souffler mot aux sauvages afin d'éviter des mécontentements et des jalousies. — Mais une indiscretion regrettable et impardonnable vint assombrir l'horizon, déjà assez sombre pour tant. — Un nommé

Girard, un des nouveaux venus, & lia de conversation avec John Desjardins, métis et tête croche, qui parlait le français, l'anglais et le sauvage également bien. Au cours de l'entretien, Girard, oubliant la recommandation qu'on lui avait faite, fit connaître à Desjardins le prix du salaire donné aux blancs; et celui-ci, de son côté, renseigna Girard sur le salaire des indiens. — Le sujet de cette conversation fut vite connu par tout le monde. Ce qui eût pour conséquence d'indisposer les esprits encore davantage contre nous. — On prétend aussi que Girard aurait conseillé aux sauvages d'exiger des gages plus élevés. — La conduite de cet homme paraît bien étrange. Il n'avait sans doute pas l'intention de causer des dommages, mais de

L'un recevait \$ 3.50 par jour
2 autres \$ 2.50
et le dernier \$ 2.00

Le 14 Mai, vers 7 hrs A.M., le fr. Sheehy se rendait à l'ouvrage, avec les 4 Canadiens nouvelle-ment arrivés. - Quelques sauvages seulement étaient au ^{travail} ouvrage, et au loin de là un groupe qui paraissait plutôt hostile. - Quelques jeunes gens vinrent même près du frère pour le braver et lui faire des remarques désagréables. - Peu à peu, les quelques sauvages qui avaient commencé à travailler quitterent l'ouvrage, et le frère Sheehy crut qu'il pourrait continuer néanmoins avec l'aide des 4 Canadiens. Mais, un jeune indien du nom de Jos. Bitawanakwat, un des meneurs de la grève, s'en vint dire aux blancs qu'ils feraient mieux de cesser le travail, car

autrement, on leur lancerait des pierres. Et les blancs ne sachant pas trop à quelle espèce de nation ils avaient affaire, durent eux aussi quitter l'ouvrage. - Le 14 Mai, ou le lendemain peut-être, les grévistes s'assemblerent dans la salle du conseil et parlerent à qui mieux mieux contre les frères, leurs richesses et leur esprit d'accaffarement etc.

Jusqu'au chef qui sembla prêter une oreille favorable à ces discours socialistes, et le dimanche suivant il venait rendre visite aux frères pour leur exprimer son mécontentement et celui des siens. - Il poussa même l'indélicatesse jusqu'à laisser entrer avec lui le même Jos. Bitawanakwat, qui ne faisait nullement partie du conseil des sauvages. -

Durant tout l'entretien, c'est ce jeune homme, paraît-il, qui fit à peu près tous les frais de la conversation. - Au lecteur de juger s'il n'aurait pas mieux valu protester contre une inconvenance semblable. -

Devant une telle situation, le Père Supérieur écrivit à Montréal et déclara les travaux discontinués jusqu'à nouvel ordre. - Une chose à noter ici, c'est que les sauvages ont été complètement dérouterés par notre manière d'agir. Ils croyaient d'abord que le Père Supérieur entrerait en colère et userait de représailles. - Il n'en fut rien. Cette douceur évangélique servit beaucoup à apaiser les esprits les plus turbulents. - A Montréal, le R. P. Provincial prit son temps avant

de décider quoique ce soit. Il consulta, je pense, les missionnaires les plus en vue et ~~dit~~^{declara} en définitive, qu'il serait opportun de construire les deux écoles l'école des garçons en dehors d'une réserve. - Miss Hendricks, provinciale des religieuses avait déjà décidé qu'il en serait ainsi pour l'école des filles. -

- 3^o - Après la grève. -

On comprend facilement que les religieuses aient décidé, à cause de la grève, de construire en dehors d'une réserve sauvage. - Leur couvent étant brûlé ici, elles font relativement peu de perte d'argent en quittant Wilkewilrong. Mais ce que l'on comprend moins de prime abord, c'est que nous aussi nous en arrivions à la même décision. - Après le départ des gar-

dictions qui sont peut-être l'apanage de tous ceux qui se dévouent au bien spirituel des sauvages, et même des blancs. - Mais, lorsque le volcan éclate enfin après tant de grondements précurseurs, les plus optimistes eux-mêmes sont bien obligés d'admettre qu'il faut en venir à quelque décision. - Or, presque tous les missionnaires ont été unanimes à déclarer qu'il fallait aussi bâtir l'école des garçons ailleurs. - L'église, cela va sans dire, ne sera pas abandonnée, un père ou deux, avec un ou deux frères resteront ici. - Il y aura aussi une école d'externes pour garçons et filles, dirigée par 2 ou 3 religieuses. -

Quant aux deux pensionnats (garçons et filles), ils seront construits

à la ferme Lapointe sur la rivière Espagnole (Spanish river). -

Le R. P. Paquin, ancien supérieur de Wilkewickong, fut chargé de mener l'entreprise à bonne fin. - Avant de continuer, il ne serait peut-être pas inutile d'exposer bien clairement les motifs qui ont décidé les supérieurs au départ de l'école des garçons. - La grève a été surtout un prétexte qui nous a fourni l'occasion de prendre une décision, mais on ne peut pas dire qu'elle a été le principal motif de notre départ. Les vrais motifs peuvent être énumérés ainsi :

- 1) La jalousie ombrageuse des sauvages à l'égard des frères, dès qu'ils entrent en relations commerciales avec eux. - Ces relations, de plus en plus tendues, faisaient perdre le res-

pect et la confiance dûs au prêtre.
En transportant ailleurs les 2 écoles
industrielles c'est couper court aux
relations commerciales et par consé-
quent faire disparaître un obsta-
cle sérieux au salut des âmes. -

2) La difficulté des communications
entre Wilkewmihong et la terre fer-
me. - Pour cette raison, l'école indus-
trielle, tant qu'elle sera située ici
perdra toujours un grand nom-
bre d'enfants sauvages de la
côte Nord. - Actuellement, 2 alter-
natives se présentent pour les
parents de ces enfants. Ou bien,
les envoyer seuls, ce qui est très im-
prudent, surtout pour la dernière
partie du voyage. Ou bien venir
avec eux, ce qui est dispendieux
pour leur bourse. - Le fait qu'au-
cune de ces 2 alternatives ne plaît

aux parents, et ainsi ils envoient leurs
enfants à Harbor Springs, quelque-
fois au Jinguak home, ou bien ils
ne les envoient pas du tout. -

Les mêmes considérations peuvent
s'appliquer aussi, avec encore plus
d'à propos, pour les enfants iroquois
venant de Caughnawaga. -

Quant à la difficulté de recevoir
des colis, paquets etc. . . ., surtout
en hiver, ceux-là seuls qui ont
vécu à Wilkewmihong peuvent
en saisir toute l'étendue, et com-
prendre combien il est avantageux
d'aller s'établir ailleurs, à peu de
distance des chemins de fer. -

3) Voici un autre motif, d'ordre pure-
ment pécuniaire et qui sert à
démontrer que, même à ce point
de vue, la folie n'est peut-être
pas si grande de quitter Wilkew-
mihong. -

On dit que notre ferme est vaste et belle, et on a raison. D'aucuns même font le raisonnement suivant: Cette ferme rapporte $\$2000.00$ par an. Or $\$2000.00$ c'est l'intérêt de $\$60000.00$. Donc, la ferme vaut $\$60000.00$. - Sans chercher à savoir si le syllogisme est en "~~barata~~^{oro}" ou en "~~gambon~~^{baralipson}", il est certain que la conclusion est un peu curieuse et doit laisser incrédules ceux qui connaissent les coutumes régissant les sauges. - D'abord, notre ferme n'est pas vendable. Elle appartient à la réserve et nous n'en avons que l'usufruit. Dans de telles conditions, on ne peut pas dire que cette ferme vaut $\$60000.00$. - Il n'y a pas un mortel qui pourrait l'acquérir, je ne dis pas au

prix de $\$60000.00$, mais pas même pour la minime somme de $\$10.00$ plus qu'elle ne peut pas se vendre. - De plus, si l'on consulte le bilan financier de la maison, année par année, on verra que les $\$2000.00$ que cette ferme est supposée rapporter, se réduisent à peu de choses si l'on tient compte des dépenses qu'il faut encourir pour l'exploiter. Or, les dépenses se chiffrent dans les $\$1300.00$. Il reste donc $\$700.00$ de profit, en moyenne, car il y a des années où les dépenses sont plus élevées, et d'autres années où elles sont moindres. - La conclusion de tout ceci, c'est qu'il ne faut pas trop regretter les acres de terre cultivable que nous abandonnons. Une fois sortis de la réserve, nous pourrions exploiter une ferme qui nous appartiendra

bel et bien, et qui vaudra son pesant d'or si l'occasion de la vendre se présente. -

Il y aurait encore à énumérer d'autres motifs d'ordre secondaire pour démontrer l'opportunité de notre décision, mais ils ont pesé moins que les autres dans la balance. Je ne m'attarde donc pas davantage et je continue mon récit. -

^{Dans l'été}
~~En novembre~~ de 1911, le P. Paquin et le P. Désautels partirent dans notre yacht à gasoline, le "Jeanne d'Arc", pour un voyage d'exploration sur la côte Nord. - Il s'agissait de trouver et d'acheter un terrain qui devait réunir les conditions suivantes: 1^o) propre à la culture, 2^o) à proximité de l'eau et du

21, 22, 23
Août

^{3^o)} beau quant au site.
chemin de fer. - Les voyageurs gardèrent l'incognito autant que possible afin de ne pas éveiller les soupçons des propriétaires qui n'auraient pas tardé à demander un prix assez élevé pour leurs terres s'ils avaient su que nous en avions absolument besoin. -

En manches de chemise, le mouchoir autour du cou, la bêche sur l'épaule nos deux explorateurs escaladaient crânement rochers et collines, et observaient consciencieusement. -

Ils voulaient se faire passer pour des chercheurs de mines, mais je laisse au lecteur le soin de chercher et de trouver la mine qu'ils auraient eue, s'ils eussent rencontré St. Ignace sur leur chemin. Ils ne pouvaient pas le rencontrer, évidemment, mais nul doute

qu'ils l'ont frié de bénir leurs travaux, car leurs efforts ne furent ni vains, ni stériles.

Une fois de retour les P. P. Paquin et Désautels notèrent consciencieusement leurs impressions et adressèrent, sans se consulter l'un et l'autre, un rapport au R. P. Ed. Lecompte, provincial.

Quelque temps après le P. Paquin, en compagnie du R. P. Lecompte retournait dans les mêmes parages pour choisir définitivement l'emplacement des nouvelles bâtisses et pour faire des offres aux propriétaires.

Un M. Lapointe qui exerçait le métier de St. Pierre, consentit à céder 133 acres à d'assez bonnes conditions. - Un M. Millan nous vendit aussi 2 lots, situés

à 2 ou 3 milles du 1^{er} endroit et qui pouvaient former en tout 250 à 300 acres. - Il aurait été préférable d'acheter les terrains voisins de celui de M. Lapointe, mais les propriétaires avaient déjà augmenté leur prix considérablement et notre bourse n'étant pas inépuisable, il fallut se résigner. - À propos du fond de notre bourse il y a eu certaines frictions dans les sphères administratives, mais il serait oiseux d'en entreprendre le récit. L'histoire y gagnerait peu et l'édification y perdrait beaucoup.

En Septembre, Octobre et Novembre ~~1911~~ 1911, le P. Paquin résida sur les bords de la rivière Espagnole, et fit déboiser le terrain et creuser les fondations. Au mois

de Novembre il était prêt à verser le ciment mais les pluies continues l'en empêchèrent. Il se hâta de faire creuser un canal jusqu'à la rivière pour permettre à l'eau de s'égoutter facilement le printemps suivant. Il prit ensuite ses quartiers d'hiver à Massey, et, tout en desservant la paroisse, prépara minutieusement des plans pour la construction d'une église, d'une école pour les garçons et d'un couvent pour les filles.

Pendant que ces événements se déroulaient sur les bords de la rivière Espagnole ou aux environs, que se passait-il à Wilkewilkong? - Rien de bien remarquable. On pourrait en avoir une idée en se rappé-

lant le prélude de la contemplation sur l'Incarnation: les uns naissaient, les autres mouraient; les uns riaient, les autres pleuraient etc... Deux faits, cependant, paraissent ~~être~~ dignes d'être notés. Pendant le mois d'Octobre 1911, le P. Paquin fit demander qu'on expédiât à la Spanish 800 ou 900 sacs de ciment qui étaient restés ici après la grève. Un bateau devait venir les chercher. En l'attendant on commença à transporter les sacs sur le quai de M. Koelmstedt. Le quai, hélas, n'étant pas des plus solides ne put soutenir une masse aussi pesante. Les planches cédèrent et 250 sacs, au moins, firent le plongeon au fond de l'eau. - à toute chose malheur est bon. -

Les sacs submergés servirent
quelque peu à consolider le quai.
Une fois le ciment durci par
le travail de l'eau, les sacs rem-
placèrent avantageusement de
grosses roches qu'on aurait pu
mettre. On avouera, tout de même,
que c'est une manière dispendieuse
pour consolider un quai. -

L'autre fait est celui-ci : le P. Dé-
sautels, curé de la paroisse, redou-
tant une conflagration comme
celle qui réduisit en cendres le
couvent des religieuses, fit ren-
dre le tuyau de l'aqueduc jusqu'à
dans la cave de l'église et
placer une borne fontaine dans
l'église même. - Ce fut une pré-
caution bien nécessaire à prendre.
Au moins, avec ce nouveau sys-
tème on peut toujours éteindre

1911. - Mission St. Louis - 1912.

Promette pour l'année

un commencement d'incendie.
Maintenant, bienveillant lecteur
qui aurez l'indulgence de lire ma
prose, sachez que ma tâche
d'historien est terminée pour
l'année 1911. Il me reste encore
à relater les événements re-
marquables de l'année 1912.

- 1912. -

L'horizon qui paraissait bien som-
bre après l'incendie du couvent,
et surtout après la grève, ~~para~~
semble s'éclaircir un peu, au
début de cette année. ^{On} redoutait ^{les}
le mécontentement des sauvages
quand nous prîmes la résolution
de transporter ailleurs les 2 pen-
sionnats. - La chose ne fut pas

aussi redoutable qu'on se l'était imaginé. Au commencement, les sauvages n'eurent pas des idées bien claires sur le but que nous nous proposons. Ils crurent que nous les abandonnions complètement et ils en furent grandement affligés. Ils voyaient déjà, en rêve, les ministres protestants venir nous rem-placer et leur prêcher une autre religion. - Mais quand ils apprirent que le père resterait toujours avec eux, ils en furent un peu plus consolés et plusieurs d'entre eux s'écrièrent : "Haw, haw, ce n'est pas si mal". - Un bon nombre de familles, cependant, restèrent bien tristes à la pensée que les 2 pensionnats seraient construits ailleurs. - D'autres, au contraire, s'en réjouirent grandement. Com-

me on le voit, les avis furent partagés. - Grâce à ces dispositions faisibles, permises, sans doute par la Providence, nous avons ^{pu} pour suivre notre plan sans trop de contradictions. -

Au mois de Février, un jeune garçon de l'école, Jacques Macumber, Iroquois, âgé de 14 ans, se fit couper le pouce et l'index de la main droite dans le planneur du moulin. - L'enfant s'amusa à jeter des éclats de bois sur le couteau tournant quand soudain sa mitaine se trouva prise entre le couteau et une autre ~~autre~~ pièce de fer. Sa première pensée fut de sauver sa mitaine, mais en approchant la main, il y perdit deux doigts. - "Cet accident, me disait le R. P. Super-

rieur (P. Belanger), est la troisième calamité qui arrive dans le mois de Février, depuis 3 ans".

Je lui fis remarquer que j'en voyais deux seulement: l'incendie du couvent, en Février, l'an dernier, et l'accident du jeune Macumber, cette année. Et le R. Père de répondre:

"Vous oubliez que je fus nommé supérieur, en Février, il y a deux ans". - De gustibus non est disputandum. -

Au commencement d'Avril, le P. Paquin qui avait hiverné à Massey, se rendit à son poste de la rivière Espagnole pour s'occuper des nouvelles constructions. Il croyait pouvoir commencer les fondations vers le milieu, ou, au moins, vers la fin de Mai, mais le printemps lui fut très défavorable. Des pluies

presque continuelles le retardèrent considérablement. - De fait, il ne put travailler sérieusement que vers la fin de Juin. -

